

Origines

C'était un beau jour printanier. Le soleil, à son zénith, décuplait la somptuosité du gazon de velours, qui se balançait au gré du vent en faisant étinceler sa couleur verdoyante. Des oiseaux rendaient hommage à l'amour en chantant à tue-tête, inlassablement. La campagne était tout simplement radieuse, au paroxysme de sa beauté. Non loin de là, des dizaines d'hommes s'étaient rassemblés en rangées parfaitement rectilignes. Ils suffoquaient en silence dans la chaleur accablante, le bras droit pointé fièrement vers le ciel. Les soldats de la Wehrmacht, plus communément appelée « Armée du Reich », attendaient docilement que l'on aie fini de faire l'appel. Cela pouvait prendre un temps fou, et pourtant, personne ne disait jamais rien. On se contentait simplement de regarder devant soi en essayant d'oublier à quel point on avait mal aux jambes.

-Hans Müller ! appela le chef de troupe, dont la voix aurait fait pâlir même le plus blanc des aryens. Il y eut quelques secondes de battement, on ne répondit pas de suite. Finalement, une voix se fit entendre. D'un ton mal assuré, certes, mais toujours était-il que ce fameux Hans Müller, jeune homme sortant de l'adolescence, était bien là où il devait être. Ses cheveux d'un brun intense étaient couverts de crasse, et son uniforme, ainsi que son casque sous lequel il transpirait à grosses gouttes étaient légèrement trop larges.

Hans avait une boule dans la gorge : les idéaux qu'avaient adoptés ses camarades, de gré ou de force, étaient tout bonnement monstrueux, et cela, le jeune homme en était bien conscient. Ces camarades et lui, donc, avaient été affectés à l'un de ces enfers sur Terre, un camp de concentration. Là-bas, Hans avait plus ou moins fait la connaissance de deux frères sensiblement plus âgés que lui : Ludwig et Klaus Bauer. Ludwig était grand, fort et blond, tandis que son cadet, bien que tout aussi carré, lui arrivait aux épaules. Hans ne les connaissait que de nom. A vrai dire, il avait pour habitude de faire des rondes à travers le camp en leur compagnie, ainsi que de partager le même dortoir qu'eux. Cependant, nul n'était d'humeur à engager la conversation. Le simple fait de pouvoir tenir debout dans un tel endroit relevait du miracle, et, par ailleurs, Hans appréciait la force tranquille de ses collègues. Cela lui donnait un semblant de courage pour continuer à avancer au sein même de ce champ de ruines, ce royaume de l'agonie, car lorsque la plupart se réjouissaient quant à la mise à mort d'un juif, Ludwig et Klaus, eux, demeuraient dignes et silencieux.

Le peu de sang-froid que Hans avait pu conserver jusqu'ici s'envola alors qu'il surveillait les détenus, toujours accompagné des deux frères. Un vieillard, presque mourant, s'écroula à terre en plein labeur, et les autres hommes, sans même lui accorder un regard, le piétinèrent d'un pas lourd et lent. Hans fut le spectateur de ce spectacle atroce. Alors qu'il brûlait d'envie de venir en aide au vieil homme, une voix intérieure lui recommandait de passer son chemin, pour son propre bien. Le jeune soldat sentait son estomac se tordre en rythme avec chaque gémissement que poussait la pauvre victime, dont la vie finit de la façon la plus triste qu'il soit. Hans crut bien qu'il allait s'évanouir, mais les deux frères l'avaient soutenu, au sens propre comme au sens figuré. Bien que cet événement renforça le lien entre les trois hommes, il avait aussi grandement marqué le jeune allemand, si bien qu'il resta mutique pendant toute une semaine.

L'aube commençait à peine à teinter le ciel de ses couleurs orangées lorsque Hans partit se doucher. C'était devenu un rituel de se lever aux aurores afin d'avoir les douches communes à lui tout seul. Alors que l'eau ruisselait le long de sa peau, le jeune homme repensa à ce qu'il avait pu vivre auparavant, et se demanda comment on avait pu en arriver là. Le

peuple allemand s'était vu accorder les pleins pouvoirs à un fou dont les discours étaient bien trop passionnés pour être raisonnables. Une fois que la haine avait pris place dans l'esprit des gens, on avait atteint un point de non-retour, et l'Allemagne entière fut prise au piège. C'était ainsi que Hans, perdu dans ses pensées, percevait les choses. Soudain, on ouvrit brutalement la porte des vestiaires, et une voix familière retentit dans la pièce, brisant le silence assourdissant :

-Je ne te pensais pas aussi matinal, toi !

Klaus, suivi de son frère aîné, fit irruption dans les douches, privé à la fois de vêtements et de pudeur. Il empoigna le bras de son ami qui tentait désespérément de fuir.

-Ça va, détends-toi ! On est entre nous, pas vrai ? Mais...

Klaus manqua de s'étouffer avec sa propre salive. Ludwig, de son côté, s'était figé sur place. Hans était circoncis.

Durant le reste de la journée, plus personne n'avait dit un mot. Le choc avait été aussi grand pour les deux frères que pour Hans, qui, à l'heure du coucher, s'enroula dans sa couverture comme pour dissimuler les battements de son cœur qui était sur le point d'exploser. Hans Müller, de son vrai nom Joseph Abramovich, vivait en Rhénanie, à l'Ouest de l'Allemagne, avec sa mère de confession juive. Jeune étudiant dont seule la croyance le différenciait de ses camarades de classe, sa vie tourna au cauchemar lorsque les hommes aux uniformes kakis vinrent l'arracher à son existence d'insouciance et de légèreté. Hans, ou plutôt Joseph, put échapper de justesse aux messagers de la mort en volant et l'identité et les vêtements d'un jeune soldat nazi, le vrai Hans Müller. Mais pour ce faire, il dû aussi lui prendre la vie. Quant à sa mère... Il avait totalement perdu sa trace. Était-elle en vie ? Avait-elle réussi à fuir, elle aussi ? Le jeune homme, déboussolé, s'efforçait d'y croire tant bien que mal.

-Dis, Hans... Qu'est-ce que ça fait ? Je veux dire... Voir tes semblables souffrir ainsi ?

C'était Klaus qui avait parlé. On entendit Ludwig lui donner une tape sur la tête avant de le réprimander d'un ton sévère :

-Tais-toi, Klaus. Ne parle pas comme ces chiens. Juifs ou non, nous sommes tous semblables. Il ne faut mettre personne à part.

Le jeune frère s'excusa immédiatement. Sa question aurait pu paraître moqueuse, voire agressive, et pourtant... Pourtant, ces mots avaient été prononcés avec tant d'innocence et d'inquiétude, que Joseph ne lui tint pas rigueur pour cette curiosité mal placée. Klaus, dont l'apparence de grand gaillard en intimidait plus d'un, avait encore le cœur d'un enfant, comme s'il n'avait jamais douté de la beauté du monde, même après avoir fréquenté un trou pareil. Joseph daigna finalement répondre à la question qui lui avait été posée si soudainement :

-Ce que ça fait, hein ? Mal. Très mal.

Ils s'endormirent sur ces mots, qui, lancés comme des pierres, laissèrent une profonde blessure dans l'esprit de chacun. Le matin suivant, Joseph s'était levé aussi tôt qu'à son habitude pour faire son tour de garde. Il surveillait d'un air absent les enfants et les femmes, tout en prenant soin d'éviter leurs regards dans lesquels se reflétait toute la souffrance humaine. Leur silence était déjà plus qu'éloquent, et cela suffisait au jeune homme pour désirer mettre fin à ses jours au plus vite.

Il s'arrêta subitement lorsqu'il sentit le poids d'un regard particulier sur lui. Joseph fit timidement face à la paire d'yeux qui l'observait avec une tendresse infinie. Il se planta là, tétanisé : Le sourire aimant de sa mère, que plus jamais il ne revit, s'était perdu dans la foule bourdonnante de détenus.